

XYZ. La revue de la nouvelle

Aimer, jouer

Sylvie Bérard



Numéro 80, hiver 2004

Quand on aime...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3366ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bérard, S. (2004). Aimer, jouer. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (80), 13–17.

Aimer, jouer

Sylvie Bérard

Joie de jouer ! paradis des libertés ! Et surtout n'allez pas mettre un pied dans la chambre

On ne sait jamais ce qui peut être dans ce coin

HECTOR DE SAINT-DENYS GARNEAU,
« Le jeu », *Regards et jeux dans l'espace*

Longtemps, j'ai aimé jouer à la Barbie. C'était comme un cérémonial. Le samedi ou le dimanche, ou encore par un jour de congé solitaire — en fait, chaque fois que j'étais sûre de pouvoir m'amuser tout mon soûl —, je m'installais au milieu de mes poupées. J'en avais une multitude et j'aimais les étendre autour de moi avant de commencer. Il me fallait parfois les déshabiller, afin d'effacer la trace des jeux passés. Ensuite, j'amoncelais en trois piles bien précises mes poupées, leurs vêtements et les accessoires. Puis j'étais devant moi leur habitat, un avion, une roulotte motorisée, plus un jeu de Clue qui servait de parquet à un château improvisé. Parfois je retournais la roulotte, je repliais l'avion en un carré, afin de créer de nouveaux espaces. Une fois le décor installé et le compteur de mes jeux remis à zéro, je pouvais commencer.

Je ne jouais qu'à couvert, tout au fond de ma chambre ou, idéalement, à la cave ou au grenier. J'avais horreur qu'on me voie m'y adonner, de même que je détestais partager mes jeux avec d'autres. Parfois ma grand-mère plaisantait à ce propos, décrivant comment je me figeais lorsque quelqu'un entrait. Pour moi, c'était en effet un plaisir solitaire, que j'accomplissais aussi solennellement que je dévorais la pile de livres empruntés hebdomadairement à la bibliothèque municipale. C'était le pur plaisir d'inventer, de faire vivre des personnages, de créer des histoires telles qu'elles se présentaient dans ma tête, sans interférence.

Je me rappelle ma première Barbie, l'émoi qui m'a prise lorsque je l'ai déballée, que je l'ai fait bouger, que je lui ai créé de toutes pièces une vie. Heureusement, j'étais née à une époque de très grands bouleversements ; ces poupées, désormais, étaient des créatures *articulées*, les genoux, les coudes, même les mains se pliaient. Un vrai délice pour les petites filles en mal d'aventure ! Bien sûr, j'étais secrètement jalouse des rotules souples des G.I. Joe de mon petit voisin, mais je trouvais tout de même mes poupées plus jolies. Cependant, avec ce cadeau, on avait créé un monstre et, très vite, une seule ne m'a plus suffi. Il m'en a fallu d'autres, le plus grand nombre possible : mes scénarios reposaient sur de larges distributions... Et les Barbies se sont accumulées dans la mallette rose à l'emblème du célèbre jouet, mallette qui a bientôt été remplacée par une valise rigide de moyen format.

Rapidement, je ne me suis plus contentée des canevas préfabriqués auxquels jouent invariablement les petites filles dans les spots publicitaires. Les défilés de mode ou les séances au salon de coiffure ne m'attiraient que très modérément. Mes poupées à moi voulaient de l'aventure, de l'exotisme ! Elles ne se contentaient pas de jouer les midinettes en attendant que Ken vienne les chercher pour les conduire au bal. Au demeurant, ce dernier a fait long feu. En effet, sa tête est tombée au bout d'une année ou deux, et je ne l'ai pas recollée, et il n'a pas été remplacé. De toute manière, mes Barbies étaient des femmes libérées, elles pouvaient très bien se débrouiller toutes seules. À l'aide de la petite machine à coudre que j'avais reçue à un quelconque anniversaire, je leur fabriquais non pas des tenues de soirée, mais d'authentiques costumes d'aventurières, de mercenaires, d'espionnes, de justicières masquées. Leur vie, c'est le moins qu'on puisse dire, avait du piquant.

Il y a eu une phase où mes Barbies, sans doute en manque d'exotisme et trouvant que les quatre murs de ma chambre faisaient un peu trop terroir local, ont déplacé leurs aventures un peu partout. Dans la cour, où elles se barbouillaient de terre, sur le balcon dont la rampe de ciment évoquait les parapets d'un château médiéval, dans la baignoire, enfin, convertie en océan.

Très vite, l'allure de mes poupées et la qualité de leurs habits ont trahi la vie débridée qu'elles menaient. Mes Barbies avaient les genoux écorchés, les cheveux en broussaille et leurs robes n'avaient guère meilleure allure.

Mes jeux se sont transformés avec le temps. Pour tout vous dire, j'ai joué à la Barbie jusqu'à l'orée de mes treize ans. Je suppliais ma mère de ne pas parler de ma passion secrète et, ma foi, elle ne m'a jamais trahie. Je menais à l'époque une double vie, préadolescente délurée qui connaissait tout le sens du mot masturbation, et fillette qui semblait s'attarder dans l'enfance. Mes deux dernières années de jeux ont été vécues dans la clandestinité. C'est cette période qui est restée la plus claire à mon esprit, comme si mes divertissements s'étaient soudain... définis.

Comme je l'ai dit, mes Barbies n'avaient pas de belles robes, elles ne jouaient pas à défiler, à se pavaner. Un de mes scénarios préférés mettait plutôt en scène un personnage de passe-muraille, mélange de Robin des Bois et de Fantômette, qui vivait ses aventures tantôt dans des manoirs gothiques, tantôt sous l'Empire romain, tantôt encore, mais plus rarement, à l'époque contemporaine. C'était toujours la même Barbie qui incarnait mon héroïne, comme si ce rôle lui avait collé à la peau. La cape que je lui avais confectionnée s'agençait si bien avec ses cheveux noirs et ondulés (vite devenus incoiffables)... Mon personnage s'amusait à contrecarrer les plans de la despote qui régnait sur ce microcosme, à lui dérober ses trésors, ou à la démasquer. On comprendra que ma justicière sans foi ni loi n'avait pas la faveur auprès du régime en place.

Mes jeux ont pris encore une fois une nouvelle tournure le jour où j'ai laissé ma Barbie se faire capturer. Elle qui n'avait pas connu l'échec jusque-là est tombée un jour dans un traquenard et s'est fait ligoter, emprisonner dans une cellule froide et sombre. Une nouvelle histoire était née. Dès lors, mon héroïne s'est de plus en plus souvent retrouvée dans cette posture fâcheuse, ses expéditions, de plus en plus courtes, se terminant invariablement par un séjour au donjon. Mais qui dit geôle dit torture, et, en regardant les films de pirates diffusés en après-midi,

j'avais sans doute suffisamment fait provision de ces scènes pour intégrer celles-ci tout naturellement à mes jeux.

Dès lors, la torture de mon héroïne s'est mise à occuper une grande place dans mes scénarios. Non seulement on la capturait, on l'attachait, mais on avait toujours un crime à lui faire expier, un secret à lui faire avouer. Et les vexations qu'on peut infliger à une Barbie, cette solide créature de plastique et de caoutchouc, sont pratiquement infinies. De même que les instruments pour y parvenir. J'ai vite compris que mon environnement immédiat regorgeait de ces articles. Ainsi, un bracelet de montre servait aisément à immobiliser ma poupée sur une table miniature. Elle avait beau se débattre, jamais elle n'arrivait à se libérer. Ou alors, non contente de l'emprisonner dans une geôle inhospitalière, la « tyrane » l'y faisait enchaîner, et pour cela je pouvais me servir de bracelets et de colliers à cinq sous. Je disposais aussi de cordes pour la ficeler ou la mettre en croix (dans les limites de l'élasticité de ma poupée), de menottes confectionnées à l'aide d'anneaux de métal et, bientôt, de quoi la flageller. Mon inventivité cruelle avait en effet imaginé un martinet pour Barbie, composé de bandes élastiques et d'une aiguille à laine. Je pouvais aisément me représenter les belles marques roses que cet instrument laissait sur le dos de mon infortunée justicière. Il va de soi que cette poupée se faisait souvent déshabiller. On lui arrachait ses vêtements sur le dos pour la revêtir d'une tenue de gueuse ou, le plus souvent, pour l'abandonner à moitié nue. On multipliait les sévices et, graduellement, à mesure que ma sexualité s'éveillait sans doute, on s'est mis à abuser de ses charmes, à la tripoter, à user de son corps pourtant, en réalité, si peu sexué hormis deux gros seins très solides.

Ma Barbie despote n'infligeait pas les tortures elle-même. Elle préférait les confier à ses subalternes qui donc se relayaient dans le cachot de ma justicière. J'avais deux figurines identiques, fruit d'une erreur d'étrences. Elles se mettaient souvent à deux pour torturer ma poupée souffre-douleur, espèce de jumelles sadiques. Les humiliations et les agressions contre l'infortunée créature ont atteint un niveau de raffinement extrême, combi-

nant supplices physiques et psychologiques. À un certain moment, quelques mois avant de laisser derrière moi pour toujours mes Barbies usées, je crois que je n'avais même plus besoin de les faire bouger. Une fois les comédiennes en place et le scénario amorcé, je me faisais mon propre cinéma, les poupées immobiles dans mes mains.

Certains diront que j'ai joué à la Barbie trop longtemps. Je n'ai pas interrompu mes jeux parce que je me désintéressais de mes activités d'enfants, non, mais parce que je les aimais trop. Plus le temps avançait, plus je m'adonnais à mes divertissements enfantins dans la peur et la honte, dans la crainte d'être surprise en flagrant délit par mes pairs. Je serais morte d'embarras si ma meilleure amie était entrée et m'avait trouvée, assise en tailleur au milieu de mes petites humaines en modèle réduit. Elle en compagnie de qui j'avais déjà commencé à embrasser mes premiers garçons. Les premiers d'une courte série d'ailleurs...

Mais longtemps après avoir rangé mes figurines de plastique et de caoutchouc, j'ai recréé leurs aventures dans ma tête. Le soir, dans mon lit, avant de m'endormir, je revivais les histoires que je m'étais imaginées plus jeune, du temps où j'avais l'air de jouer innocemment à la poupée comme une petite fille sage. C'était ma manière à moi de compter des moutons, j'imagine, et peut-être aussi étaient-ce les premiers balbutiements de mon écriture. Avec le temps, mes Barbies ont changé d'allure, leurs proportions sont devenues plus humaines sans doute, leurs histoires se sont modifiées, raffinées. Cependant est restée une chose : l'incomparable plaisir de raconter, de tenir entre mes mains les ficelles de mes jeux, d'être mon premier public et de me mettre, tour à tour, dans la peau de chacun de mes petits personnages. Et un souvenir, aussi, que j'ai fini par décoder. La sensation étrange, inconnue, que me procurait cette occupation. Une sorte d'envie intense dans le bas de mon ventre. Et, parfois, le petit cercle humide que je laissais sous moi.